

ANNIE BRISSET
Université d'Ottawa
annie.brisset@uottawa.ca

LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE : ANCRAGE EUROPÉEN, TROPISME ANGLO-AMÉRICAIN

FONDEMENTS HISTORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

TRADUIRE POUR FÉDÉRER

Au Canada, la traduction revêt un caractère politique. Elle s'est établie et institutionnalisée sur la base d'un contentieux entre ce qu'il est convenu d'appeler « les deux peuples fondateurs ». Après la conquête britannique de la Nouvelle-France au 18^e siècle, le Canada moderne s'est édifié sur un déséquilibre démographique entre les anglophones (70 %) et les francophones (30 %). Minoritaires, ces derniers n'en sont pas moins présents à des degrés divers dans toutes les provinces du pays.

Durant les années 1960, on assiste à une résurgence des aspirations séparatistes du Québec, berceau historique de la colonisation où se concentre la majorité des locuteurs francophones. La menace d'une sécession conduit le gouvernement fédéral à mandater une Commission royale d'enquête dont les recommandations aboutissent, en 1969, à la Loi sur les langues officielles. Désormais, l'administration fédérale devra communiquer en français aussi bien qu'en anglais avec l'ensemble de la population. Pour répondre à cet objectif, il faut multiplier le nombre de traducteurs et d'interprètes. À cette époque, les universités ne dispensent pas de formation pleinement constituée dans la discipline¹. La traduction ne s'inscrit

¹ Seuls existaient à Ottawa et Montréal des cours dispensés le soir par des traducteurs en exercice. L'Université d'Ottawa inaugure le premier programme de traduction professionnelle

pas non plus dans une tradition philologique comme en Europe en sorte qu'elle est absente des départements de langues et littératures. Dans l'urgence, quelques universités (Laval à Québec, Montréal, Ottawa) créent ou consolident des programmes de premier cycle dont l'unique objectif est la formation professionnelle de traducteurs. La situation présente un avantage : en devenant la clé de voûte de la politique linguistique fédérale, les activités de traduction jouissent d'emblée d'un cadre juridique et d'institutions d'État. La plus importante est le Bureau fédéral des traductions qui devient le partenaire privilégié des programmes universitaires. Il y détache des formateurs, fournit des bourses d'études, des stages et des emplois.

AU FIL DES PUBLICATIONS

Le parcours qui va suivre est en majeure partie informé par l'inventaire des ouvrages liés à la traduction que les chercheurs canadiens ont publiés au Canada et à l'étranger depuis 1970, moment où cette activité donne lieu à une discipline universitaire de plein droit. L'inventaire s'étend sur cinquante années (tableau 1). Il regroupe uniquement des livres, mais tous les genres y sont admis (actes de congrès et colloques, anthologies, bibliographies, manuels, monographies, collectifs). Les domaines suivants y sont représentés : traduction, interprétation, terminologie, technologies (traductive, terminotique). Ils sont assortis de leurs sous-domaines : pédagogie, histoire, critique, théorie. Les domaines sont indexés suivant leur objet d'étude : spécialité (juridique, technique...), littérature, textes philosophiques, textes sacrés. Sont enfin répertoriés les appareils théoriques qui les sous-tendent : esthétique, féminisme, interculturalité, philosophie, postcolonialisme, sociologie (tableau 1 à 6)².

durant l'année 1936–1937. Ce programme comporte 60 leçons (lexicologie et stylistique différentielles, travaux pratiques), réparties sur deux ans au rythme d'une heure par semaine (CRCCF, fonds Pierre Daviault, P316). Fondé en 1942 par une association de traducteurs et affilié à l'Université de Montréal, l'Institut de traduction assure une formation de deux heures hebdomadaires également étalée sur deux ans et sanctionnée par un double certificat ouvrant droit à une troisième année consacrée à la rédaction et à la stylistique. Vinay fait partie du corps enseignant (*Journal des traducteurs*, 1957, pp. 32–35).

² J'ai étendu l'inventaire réalisé pour le 30^e anniversaire de *TTR*, *revue canadienne de traductologie* (Brisset 2017). Cinq décennies (1970–2020) sont désormais passées au crible. Basées sur les ouvrages recensés, les catégories sont quelquefois poreuses. Sans prétendre à l'exhaustivité, l'inventaire vise plutôt à dégager des lignes de force et des tendances évolutives. Augmentée d'une quarantaine d'ouvrages, la liste nouvelle permet de compléter ou de nuancer certains résultats antérieurs. Des chercheurs importants qui n'ont publié que des articles et ne figurent donc pas dans l'inventaire sont mentionnés chaque fois que leur contribution le justifie.

Tableau 1. Nombre de livres publiés

Période	1970–1979	1980–1989	1990–1999	2000–2009	2010–2019	Total
Livres publiés	11	26	35	54	62	188

Sans grande surprise, la traduction au sens conventionnel ou « élargi »³ domine les publications au point d'en constituer plus de 90 % à la fin de la période étudiée. L'interprétation est en revanche minoritaire (4 %), presque entièrement représentée par l'interprétation judiciaire ou en milieu social tandis que l'interprétation de conférence est quasi inexistante⁴. La part des technologies est à peine meilleure (5 %). Celle de la terminologie est en moyenne plus élevée (9 %), mais très en deçà de la traduction, ce qui reflète sans doute le statut auxiliaire de la terminologie et des outils technologiques (tableau 2).

Tableau 2. Domaines

	1970–1979	1980–1989	1990–1999	2000–2009	2010–2019	Total	%
Traduction	8 72 %	22 85 %	25 71 %	43 80 %	58 91 %	156	83 %
Interprétation	0	3*	2	2	1	8	4 %
Terminologie	3*	3*	5	4	2	17	9 %
Technologies Traductive, Terminotique	1	0	2	6	1	10	5 %

*1'ouvrage porte partiellement sur ce domaine.

DÉBUTS DE LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE : PRIMAT DE LA PÉDAGOGIE

AVANCE TECHNOLOGIQUE ET FORMATION PROFESSIONNELLE

La Loi sur les langues officielles prend les universités au dépourvu : programmes de formation et formateurs ne suffisent pas à la demande. En revanche, la traduction automatique est un domaine avancé de la recherche. À l'Université

³ Cf. M. Tymoczko, *Enlarging Translation, Empowering Translators*, St. Jerome, Manchester 2007.

⁴ Seule l'Université d'Ottawa offre un programme complet de formation en interprétation de conférence. La recherche n'entre pas dans les attributions des formateurs, en l'occurrence des interprètes détachés du Bureau des traductions.

de Montréal, ce secteur informatique est actif depuis le milieu des années 1960. En 1973, l'Université de Montréal teste le système TAUM Météo qui permet de traduire de l'anglais vers le français et vice-versa les bulletins météorologiques du Canada, presque sans intervention humaine. En 1981, ce système de traduction automatique est mis en service au Bureau des traductions. Parallèlement, à l'initiative de son département de Linguistique et traduction, l'Université de Montréal crée une banque de terminologie bilingue (TERMIUM) que le Bureau des traductions acquiert pour ses propres services et qu'elle ne cessera ensuite de développer. L'exploitation de cette base de données, aujourd'hui connue sous le nom de TERMIUM Plus, et celle de la banque terminologique réalisée par l'Office québécois de la langue française (BTQ), sont intégrées à l'enseignement universitaire au même titre qu'ultérieurement les logiciels d'aide à la traduction ou à la terminologie.

D'emblée, la formation universitaire à la traduction est professionnalisante, rapidement homologuée par l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET). À l'origine, cette instance veut mettre de l'ordre dans la prolifération anarchique des cours et programmes de traduction tant le marché est porteur. Les programmes professionnels agréés par l'ACET partagent un cursus comparable pour acquérir des compétences de même niveau, reconnues par un BA spécialisé (*hons. Bachelor of Arts*). Cette harmonisation des contenus d'enseignement est dans l'esprit du Master européen de traduction. À ceci près que former des traducteurs est rarement l'objectif des programmes canadiens de second cycle sanctionnés par une maîtrise (*Master of Arts*). Même s'ils comportent des cours avancés et des options qui contribuent au perfectionnement professionnel, ces programmes sont plutôt orientés vers une spécialisation (littéraire, juridique, interprétation de conférence...) ou vers la recherche en vue ou non d'un doctorat. La disparité d'orientation et de contenu des programmes de second cycle, en nombre par ailleurs limité, entrave leur harmonisation.

La formation des premiers formateurs était souvent déficiente. Beaucoup étaient des traducteurs en exercice, professionnels chevronnés mais réticents voire hostiles à toute modélisation ou métalangage dont ils ne percevaient ni l'utilité pédagogique ni l'intérêt « dans le feu de l'action ». La formation théorique des futurs traducteurs était donc minimale, généralement divorcée des enseignements pratiques. La traductologie axée sur le faire traductif était elle-même en développement⁵. Le relevé des ouvrages publiés durant la décennie 1970 confirme

⁵ Au seuil de la décennie 1970, les approches théoriques de la traduction sont peu nombreuses, accessibles en anglais plus qu'en français : après Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (*Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris 1958) qui s'en tiennent à un répertoire contrastif de procédés de traduction, le socle théorique est fourni par R. Jakobson, « On Linguistic Aspects of Translation », [dans :] R. Brower (dir.), *On Translation*, Harvard University Press, Cambridge MA 1959, pp. 232–239 ; G. Mounin, *Problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris 1963 ; E. Nida, *Toward a Science of Translating*, Brill, Leiden 1964 ; J.C. Catford, *A Linguistic Theory of Translation*, Oxford University Press, Oxford 1965 ; J. Levý « Translation as a Decision Process »,

ce peu d'intérêt pour la théorie. Deux tendances s'y manifestent : d'une part, des travaux de compilation (bibliographies, anthologies de traductions, guides correctifs) ; d'autre part, des manuels dont voici quelques exemples : *Manuel pratique de traduction*, *Pratique de la traduction*, *Manuel pratique de terminologie*, *Guide de la traduction appliquée*. Ces désignations utilitaires souvent redondantes signalent la mise à distance des considérations théoriques.

TOURNANT DIDACTIQUE

Un livre marque une rupture pédagogique, *L'Analyse de discours comme méthode de traduction*, publié par Jean Delisle (1980)⁶. Contrairement aux autres manuels, l'ouvrage repose sur une modélisation de la traduction. Emprunté à la théorie interprétative de Danica Séleskovitch et Marianne Lederer, ce modèle rompt avec l'association limitative entre traduction et « langue » au profit de la notion de « discours » suivant la distinction introduite par Émile Benveniste. Tout en ayant l'avantage de distinguer entre *sens en langue* et *sens en discours*, cette méthode circonscrit l'appréhension du discours à son aspect énonciatif sans intégrer les apports de la sémiotique du *texte*, développée à partir de corpus principalement littéraires et sans doute jugée non pertinente pour la traduction dite pragmatique. Si Benveniste pose que la *phrase* est l'unité de discours, le modèle interprétatif (bâti sur l'expérience des discours interprétés oralement) repose sur une définition de l'unité de sens et un schéma de transfert qui doivent plus à la linguistique du *signe*, à ceci près que l'unité de sens y est traitée comme un « grand signe » selon le terme de Georges Mounin dans le dernier chapitre de ses *Problèmes*⁷, le seul consacré à la syntaxe. Celle-ci est vue sous le prisme du lexique : traduire consiste à parcourir la triangulation qui part du syntagme ou « grand signe » en langue originale et aboutit à sa ré-énonciation dans une autre langue en passant par le sens commun aux deux⁸. De même, l'unité de traduction du modèle interprétatif est une « unité de sens qui peut être l'image que fait naître un explicite linguistique »⁹.

[dans :] *To Honor Roman Jakobson: Essays on the Occasion of his Seventieth Birthday: 11 October 1966*, vol. 2, De Gryuter, Berlin–Boston 1967, pp. 1171–1182, ainsi que par E. Nida et C. Taber, *The Theory and Practice of Translation*, Brill, Leiden 1969.

⁶ Dans la suite, les ouvrages qui appartiennent au corpus de la traductologie canadienne sont indiqués par leur date de parution, renvoyant à la bibliographie en fin de texte.

⁷ La « situation » identique à laquelle renvoient des énoncés hétérogènes ou grands signes permet de les traduire l'un dans l'autre. G. Mounin, *op. cit.*, pp. 267–268.

⁸ Centré sur le *lexique* et ayant pour objet la traduisibilité, l'ouvrage de Mounin n'est pas une méthode de traduction. En revanche, la méthode de Nida qui lui est contemporaine propose une analyse *syntactique* du sens. Sémanticien générativiste, il applique, à rebours, le principe transformationnel de Noam Chomsky. L'importance qu'il accorde aux constructions syntaxiques du sens dérive de son expérience de la traduction entre des langues-cultures très éloignées les unes des autres, notamment bibliques et amérindiennes.

⁹ M. Lederer, *La Traduction aujourd'hui*, Hachette, Paris 1994, p. 56.

Le discours oral et le texte écrit sont indifféremment découpés en « parcelles de sens » globalement restituées de façon équivalente (Lederer 1994, p. 56). C'est conforme à la réalisation nécessairement parcellaire du transfert proprement dit, mais l'analogie entre l'interprétation simultanée et la traduction a ses limites, qui tiennent aux modalités de l'analyse du sens selon la complexité des écrits à traduire. Autrement dit, la pédagogie inspirée du modèle interprétatif fait l'impasse sur les *architectures discursives*, par exemple les constructions argumentatives d'une démonstration scientifique, qui requièrent du traducteur des compétences analytiques différentes de celles d'un interprète. Même appuyée sur le contexte interne et externe au texte (« compléments cognitifs »), l'analyse n'aborde pas la *textualité* qui s'articule autour des deux grands modes de mise en discours : narrer et argumenter. Pas plus que la théorie interprétative qui lui sert de modèle, la méthode de Jean Delisle ne fait référence aux travaux linguistiques, sémiotiques ou littéraires qui étudient les constructions narratives comme le *point de vue* et les *voix*, éléments essentiels des discours de presse par exemple. Aucune intégration non plus de la nouvelle rhétorique, non pas la « rhétorique restreinte », celle des figures dont parle Gérard Genette¹⁰ cantonnées à une fonction stylistique, mais bien la rhétorique de l'argumentation ou théorie des *discours persuasifs* redécouverte en philosophie à la fin des années 1950 par Chaïm Perelman et Stephen Toulmin respectivement. Soyons juste : le manuel de Jean Delisle s'adressait à des étudiants de premier cycle qu'il fallait initier à la traduction en début de parcours¹¹.

En résumé, les études canadiennes de traduction des années 1970 et 1980 se concentrent sur la pédagogie de la traduction : la moitié des ouvrages lui est consacrée. Tributaire d'une théorie élaborée à partir de l'interprétation de conférence, à la fois éclairée et limitée par cette forme de traduction, la méthode de Delisle fondée sur l'analyse de discours (énonciation) est une première modélisation à usage didactique. Cela dit, elle révèle le cloisonnement institutionnel de son époque entre, d'une part, la traductologie orientée sur le faire traductif et, d'autre part, les travaux

¹⁰ G. Genette, « La rhétorique restreinte », *Communications* 16, 1970, pp.158–171.

¹¹ Bien qu'il existe en traductologie des ouvrages ayant pour objet le texte et le discours, voire la narrativité, l'approche en est trop souvent partielle (articulée aux implicites, aux maximes de Grice, à la linguistique de Halliday...). En tout état de cause, les configurations discursives, micro et macro textuelles, demeurent le parent pauvre de la didactique, même quand elle affiche un objectif contraire comme chez Christiane Nord dans *Text Analysis in Translation. Theory, Methodology, and Didactic Application of a Model for Translation-Oriented Text Analysis* (Rodopi, Amsterdam–Atlanta 1991). Au fil de l'expérience, le manuel de Delisle s'est enrichi d'approches autres que la théorie interprétative. La dernière édition de *La Traduction raisonnée* (Delisle et Fiola 2013), pourtant développée avec plusieurs autres spécialistes, continue à faire l'impasse sur les architectures textuelles-discursives malgré leurs différences d'une langue-culture à une autre. Cela dit, l'acquisition du métalangage de la traduction est le premier objectif d'apprentissage chez Delisle, non que ce métalangage (Delisle, Lee-Jahnke et Cormier 1999) soit exempt de problèmes, à commencer par la définition même de *traduction*, malencontreusement rectifiée pour éliminer le traducteur du processus, survivance d'une idéologie de la transparence que les travaux sur le « sujet » traduisant n'ont pas entamée.

sur le *discours* au moment même où cette notion poststructuraliste remplace celle de *texte* qu'elle complexifie en ajoutant les facteurs subjectifs et spatio-temporels de la production et de la réception du sens. Ceux-ci deviennent en revanche le ferment de la traductologie qui émerge au tournant de la décennie 1990, à savoir une pensée critique et interdisciplinaire des phénomènes de traduction.

UNE PÉDAGOGIE POUSSÉE PAR LE DROIT ET LES TECHNOLOGIES

Vu l'importance institutionnelle de la traduction et l'obligation permanente de former des traducteurs, la pédagogie demeure à ce jour une composante de la recherche. Les manuels de première génération ont cédé la place à des travaux méthodologiques qui empruntent à diverses disciplines comme les sciences de l'éducation chez Delisle. Celui-ci publie en 1993 une version augmentée de son premier manuel désormais construit autour d'objectifs d'apprentissage dont les principes d'évaluation proviennent eux aussi des sciences pédagogiques. D'autres disciplines comme les sciences cognitives permettent d'approfondir le processus de traduction (Séguinot 1989) ou la compréhension du sens (Dancette 1995). À partir des années 2000, la proportion des manuels diminue, mais leur nombre demeure à peu près constant. Ils concernent d'abord l'emploi des logiciels d'aide à la traduction (L'Homme 2000, Bowker 2002). Côtayant les domaines de spécialité (Bowker et Pearson 2002, Vandaele 2015), la méthodologie retient toujours l'attention soit directement (Bowker et Marshman 2010) soit de façon méta-théorique (L'Homme et Vandaele 2007). L'évolution des pratiques liées aux supports numériques de la communication semble dessiner une nouvelle orientation des contenus pédagogiques qui allient théorie et méthode (Desjardins 2007, Desjardins *et al.* 2021).

Étant donné le régime à la fois bilingue et bijuridique du Canada où s'appliquent le droit civil au Québec et ailleurs la *common law*, la langue juridique alimente abondamment la recherche. La terminotique est déjà présente dans le premier ouvrage destiné aux traducteurs et aux juristes (Bergeron et Burke 1976), ce qui confirme l'avance technologique du Canada à cette époque. Dans le corpus des ouvrages et manuels spécialisés, la jurilinguistique est centrale, depuis les principes et méthodes lexicographiques (Groffier et Reid 1990) jusqu'aux difficultés de la langue juridique qui touchent plus largement l'exercice du droit, par conséquent aussi la traduction et l'interprétation (Roberts 1981, Gémar 1982, Mareschal 1985, Didier 1990, Gémar 1995, 1997, Gémar et Kassirer 2005). En matière de pédagogie, le droit constitue le plus important domaine de spécialité, loin devant les techniques, l'économie et la médecine, seules spécialités également présentes dans l'inventaire. Autre pratique courante, l'interprétation judiciaire est l'un des grands sujets abordés dans les actes de conférences internationales organisées par des chercheurs canadiens sur l'interprétation en milieu social (Roberts et Carr 1997, Roberts et Carr 2000, Brunette 2003).

Depuis peu, s'ajoute le droit coutumier autochtone. Celui-ci relève de traditions et surtout de plusieurs ordres extérieurs à la puissance publique. Le langage du droit autochtone, les langues d'expression de ce droit et sa traduction intra et interlinguistique sont autant de questions qui relancent les travaux de jurilinguistique et les réflexions sur la traduction (Lemieux 2022), d'autant plus qu'il existe depuis 2019 une loi fédérale sur les langues autochtones ayant pour but de les revitaliser, du moins les plus actives parmi les quelques dizaines qui subsistent sur les douze familles de langues qui existaient au moment de la colonisation.

ÉMERGENCE DU CHAMP CRITIQUE, AUTONOMISATION DE LA DISCIPLINE

APERÇU CHIFFRÉ

L'apparition et l'essor de la critique expliquent le tassement proportionnel des ouvrages pédagogiques : ceux-ci représentaient plus de la moitié des livres publiés durant la première décennie alors qu'ils n'en constituent plus que 13 % durant la dernière (tableau 3). Le nombre d'ouvrages sur l'histoire augmente régulièrement, mais de façon modeste. La moyenne oscille entre 15 % et 18 % des publications et reste plus ou moins stable d'une décennie à l'autre tandis que les ouvrages critiques ne cessent de progresser. Inexistants durant la décennie 1970, ils avoisinent près de la moitié des publications entre 2010 et 2019. Cela dit, les ouvrages purement théoriques et philosophiques sur la traduction constituent une part minimale de l'inventaire critique, respectivement 5 % et 1,6 %. L'intérêt actuel pour l'épistémologie et les approches « complexes »¹² pourrait changer la donne.

Tableau 3. Principaux sous-domaines

		1970– 1979	1980– 1989	1990– 1999	2000– 2009	2010– 2019	Total	%
Pédagogie		6	12	9	13	8*	48	25 %
	Manuels	6 54,5 %	6 23 %	7 29 %	9 20 %	8 13 %	36	19 %
Histoire		2	3	5	10	10	30	16 %
Critique		0 0 %	4 15 %	10 28 %	20 37 %	32 52 %	66	35 %
Théorie		0	1	0	1	7	9	5 %
Philosophie		0	0	0	1	2	3	1,6 %

¹² Cf. K. Marais (dir.), *Translation beyond Translation Studies*, Bloomsbury, London 2022 ; R. Meylaerts, K. Marais, (dir.), *The Handbook of Translation Theory and Concepts*, Routledge, New York–London 2023.

NAISSANCE DE LA CRITIQUE

Dans l'état où se trouvait la discipline à la fin des années 1980, c'est-à-dire focalisée sur la formation professionnelle dans un milieu plutôt hostile à la théorie et au métalangage, on se demande comment la traductologie critique a pu se développer. On en voit pourtant les prémices vers la fin des années 1970 dans les premières thèses sur la traduction soutenues en études littéraires. L'élan est donné au tournant des années 1990, mais il faut attendre les années 2000 et la première génération des doctorants dans la discipline pour que la traductologie canadienne atteigne son plein développement. Un programme doctoral de traductologie débute à l'Université d'Ottawa en 1996 ; c'est le tout premier en Amérique du Nord. Entretemps, les réflexions autour de la traduction articulées dans les milieux de la linguistique, de la sémiotique et de la littérature comparée se sont agrégées en un champ d'études distinct. En témoigne la fondation en 1987 de l'Association canadienne de traductologie/Canadian Association for Translation Studies (ACT/CATS). Sa revue *TTR* sous-titrée *Le texte et ses transformations* voit le jour l'année suivante. Elle s'ajoute à la revue *Meta* qui, en 1966, prend le relais du *Journal des traducteurs* fondé en 1955. Cette désignation représentative de l'orientation professionnelle qui présidait à ses débuts est conservée en sous-titre et reste d'autant plus pertinente qu'avec l'instauration du bilinguisme d'État, la pédagogie et la formation professionnelle deviennent une priorité.

À DISTANCE DE LA TRADUCTOLOGIE FRANÇAISE¹³

Au Canada comme souvent ailleurs, la traductologie critique a commencé hors du champ de la traduction. Elle émerge dans une conjoncture intellectuelle effervescente, celle du poststructuralisme qui interroge textes et discours suivant leurs conditions socio-historiques de production et de réception, leurs agents, leurs modalités et leurs effets. Ces recherches se déroulent dans les domaines de la sémiotique et des études littéraires, surtout celui de la littérature comparée, mais également ceux de la philosophie, de l'histoire et de la sociologie. Elles sont actives en Europe et dans les Amériques depuis les années 1960. La sémiotique et le comparatisme sont des milieux interdisciplinaires où les échanges sont intenses entre les deux continents. Aux États-Unis, Johns Hopkins, Yale et Berkeley sont parmi les grands foyers de la *French Theory*, constellation d'approches poststructuralistes autour de la langue et des sciences humaines qui s'opposent à la tradition analytique anglo-américaine¹⁴. Roland Barthes, Pierre Bourdieu, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Michel Foucault, Jean-François Lyotard sont traduits

¹³ Voir le tableau comparatif de la traductologie française et de la traductologie canadienne à la fin de cette étude.

¹⁴ Cf. F. Cussat, *French Theory: Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, La Découverte, Paris 2005.

en anglais – contrairement à Henri Meschonnic, poéticien et alors figure de proue de la traductologie française dont la pensée relève d'un autre paradigme et qui n'appartient donc pas à ce groupe (Boulanger 2012). Ils sont conférenciers ou professeurs régulièrement invités dans des universités états-uniennes, mais aussi canadiennes, principalement à Montréal et Toronto.

Autour de Thomas Sebeok et de sa revue *Semiotica*, l'Université d'Indiana est le pôle américain de la sémiotique ; son université d'été (*Summer Institute for Semiotic and Structural Studies*) alterne d'une année à l'autre entre l'Université d'Indiana et celle de Toronto, l'un des grands centres canadiens de la sémiotique et du comparatisme avec Montréal et Edmonton (Université d'Alberta). Des colloques internationaux s'y déroulent, qui offrent autant d'occasion d'entendre les philosophes, sémioticiens et critiques les plus influents : Umberto Eco, Jacques Derrida, Algirdas J. Greimas, Michel Foucault, Wolfgang Iser, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov, Paul Ricœur, Michael Riffaterre... En attendant la création en 1987 de l'Association canadienne de traductologie, les associations de linguistique, de sémiotique et de littérature comparée sont les principaux forums d'échange sur la traduction¹⁵. La sémiotique et surtout la littérature comparée sont des lieux ouverts aux questions de traduction d'ordre critique.

En l'absence d'une société de traductologie, un comité de traduction se met en place au sein de l'Association canadienne de littérature comparée (ACLC), sur le modèle de celui qui existe à l'Association internationale (AILC) où des Canadiens sont déjà présents. Le comité international réunit notamment James Holmes, Theo Hermans, José Lambert, André Lefevere et d'autres théoriciens de la traduction comme Gideon Toury dont le modèle critique novateur et ses premières applications seront aussitôt diffusés par ce canal au Canada.

Gideon Toury inaugure en traductologie un changement de paradigme semblable à celui qui s'était opéré en linguistique : c'est un modèle descriptif qui suspend les jugements de valeur ; les traductions sont examinées non plus isolément et suivant leur degré de proximité avec l'original (*source-oriented*), mais en tant que productions socio-historiquement situées, remplissant une fonction dans le système (littéraire) qui les a sollicitées (*target-oriented*). La traductologie canadienne est réceptive à ce nouveau paradigme incarné dans les travaux de l'école de Tel-Aviv-Louvain. C'est par ce biais qu'elle amorce son propre virage sociologique : elle élargit le modèle de Toury en interrogeant la *socialité* de la traduction, ses attaches avec le discours social environnant (Brisset 1990). Le courant sociologique s'amplifiera plus tard en commençant par une étude de cas sur

¹⁵ D'autres rencontres internationales contribuaient et contribuent encore à la circulation des idées : le congrès annuel des sociétés savantes organisé par la Fédération canadienne des études humaines ; celui de la *Modern Language Association of America* (MLA) dans le domaine des langues et littératures et celui de la puissante *American Translators' Association* (ATA) pour les aspects professionnels et pédagogiques. Tournée vers la recherche, l'*American Translation and Interpreting Studies Association* (ATISA) est plus récente (2002) et se réunit tous les deux ans.

les échanges littéraires (Gouanvic 1999). D'abord sous-tendue par les travaux de Pierre Bourdieu, l'approche sociologique de la traduction se tourne ensuite vers Bruno Latour, puis Niklas Luhmann et Edgar Morin en même temps qu'elle s'appuie sur les théories des réseaux avant de s'orienter vers d'autres approches de la complexité. Attentive à ce qui rattache les traductions à l'environnement qui les produit ainsi qu'à leurs effets transformateurs (Mezei, Simon et Flotow 2014), la critique canadienne prend ses distances avec l'approche normative et « l'éthique de la traduction » mesurée à l'aune du respect de la « forme-sens » (Meschonnic) ou de la « lettre » (Berman)¹⁶.

UNE CRITIQUE CONTEXTUELLE : OBJETS D'ÉTUDE ET APPROCHES

L'HORIZON CRITIQUE NORD-AMÉRICAIN

Grâce à ses liens avec les travaux poststructuralistes européens sur les différents types de discours, sur le rôle des sujets, du social et de l'histoire dans la construction et la réception du sens, la traductologie canadienne est disposée à étudier le *contexte* des phénomènes de traduction. Elle est également disposée à s'engager dans le courant postcolonialiste et culturaliste de la critique américaine qui domine à l'époque. Par son histoire, le Canada est un terrain fertile pour une réflexion dont le cadre épistémologique présente un attrait supplémentaire.

Rappelons que depuis les indépendances, les anthropologues, principalement anglo-américains, s'interrogent sur la manière dont, à partir de leur cadre de référence occidental, ils *interprètent* la réalité empirique des altérités et la *reformulent* sous des formes qui ont contribué à asservir ces altérités¹⁷. Ce *tournant traductif* de l'anthropologie interpelle le monde de la traduction. En miroir et avec un certain retard, la traductologie amorce son « tournant culturel »¹⁸. Recoupant la cri-

¹⁶ On mesure le fossé qui sépare la traductologie canadienne de la traductologie française devant la résistance d'Antoine Berman à l'idée que tout individuelle qu'elle soit, la traduction puisse être en même temps sous l'influence discursive de son entour socio-historique, comme si elle échappait à la sphère des communications. Selon Berman, « une traduction est toujours *individuelle* [...], même soumise à des "normes". Lorsqu'un traducteur se conforme entièrement à celles-ci, cela prouve seulement qu'il a *décidé* de les faire siennes » (A. Berman, *Pour une critique des traductions. John Donne*, Gallimard, Paris 1995, p. 60 ; souligné dans le texte). Berman se méprend sur la notion de « norme » (Toury) puisqu'il s'agit de constater *post facto* et dans un *corpus* la récurrence de certains choix de traduction qui parfois reposent sur des impensés. Il attribue au traducteur la qualité d'un sujet ayant sur son espace-temps le point de vue de Sirius.

¹⁷ Cf. J. Clifford, G.E. Marcus (dir.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press, Berkeley 1986 ; M.L. Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Routledge, London 1992.

¹⁸ Cf. A. Lefevere, S. Bassnett (dir.), *Translation, History and Culture*, Pinter, London 1990.

tique postcolonialiste et les travaux féministes, les études culturelles américaines (*Cultural Studies*) ouvrent à la traduction un champ d'investigation particulièrement productif dans un pays d'immigration comme le Canada, d'autant plus que la traduction y dérive d'un traumatisme colonial : le français, langue colonisatrice mais à son tour colonisée, langue des vaincus, condamnée à devenir minoritaire sinon à disparaître, est à la fois bénéficiaire et victime de la traduction. Celle-ci s'effectue à partir de l'anglais et presque à sens unique sur le fond de luttes politiques, économiques et culturelles qui ne sont pas toujours à son avantage.

L'OBJET LITTÉRATURE

Avant que la traduction comme *processus* ne cesse d'éclipser la traduction comme *produit* et à l'exception des travaux d'histoire qui en font souvent leur objet, la traduction littéraire est délaissée. La décennie 1970 n'est pourtant pas avare d'études en la matière. C'est l'époque où paraissent en France deux cahiers consécutifs du Collectif *Change* ainsi que les essais de Meschonnic réunis dans *Pour la Poétique II*, sans parler du séminal ouvrage de George Steiner, *Après Babel*, assez rapidement diffusé en français après sa parution en Angleterre¹⁹.

Au tournant des années 1990, la littérature devient au Canada le principal objet d'étude de la traductologie critique, mais contrairement à la traductologie française, les traductions littéraires, souvent des corpus plutôt que des œuvres individuelles, servent à explorer autre chose que la *poétique*, au sens que lui donne Meschonnic, à savoir les aspects littéraires, individués, de l'œuvre et ce qu'il en advient dans les traductions. Non que cette approche esthétique soit absente (Bednarski 1989, Jolicœur 1995, Folkart 2007) ou que des aspects littéraires comme l'autotraduction et l'hétérolinguisme soient désertés (Fitch 1988, Grutman 1997, Ferraro et Grutman 2016). Plusieurs études portent sur des auteurs comme Faulkner (Chapdelaine et Lane-Mercier 2001), Joyce ou Kafka (O'Neill 2005, 2014). Mais les traductions littéraires servent plutôt à étudier des aspects comme l'ineluctable présence dans le traduit du sujet traduisant (Folkart 1991) ou la voix féminine effacée par l'histoire et pouvant induire des interventions réparatrices (Godard 1990, Lotbinière-Harwood 1991)²⁰.

En Amérique du Nord, le féminisme fait partie des luttes pour les droits civiques. Şebnem Susam-Sarajeva montre que la critique féministe étatsunienne des années 1970 s'enrichit en traduisant certains textes d'Hélène Cixous et de Luce

¹⁹ *Change. Transformer Traduire*, Seghers/Laffont, Paris 1973 ; *Change. La Traduction en jeu*, Seghers/Laffont, Paris 1974 ; H. Meschonnic, *Pour la poétique II. Epistémologie de l'écriture et de la traduction*, Gallimard, Paris 1973 ; G. Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, tr. L. Lotringer, Albin Michel, Paris 1978.

²⁰ Barbara Godard est une figure majeure et sans doute la plus importante du féminisme dans l'écriture et la traduction au Canada. On trouvera une sélection de ses articles publiés entre 1980 et 2000 dans Karpinski et Basile (2021).

Irigaray, mais elle les débarrasse des jeux de langage lacaniens qui brouillent son projet activiste²¹. Le courant féministe canadien partage cet objectif sociétal avec des modes d'expression moins radicaux. Sans doute faut-il excepter l'ouvrage inaugural de Susanne de Lotbinière-Harwood (1991) qui milite en faveur d'une « réécriture au féminin » des œuvres littéraires. Plus subtile et informative, la synthèse de Sherry Simon (1996) – récemment traduite en français (2023) – parcourt la traduction des textes féministes qui veulent changer les mentalités, les traductions féministes de la Bible, l'occultation des femmes dans les théories de la langue et de la traduction mais aussi leur existence de traductrices depuis la Renaissance. L'année suivante, Luise von Flotow (1997) publie un survol de la critique, des théories et des pratiques féministes de la traduction pour la collection « Translation Theories Explained » des éditions britanniques St. Jerome. Beaucoup plus tard, suivront deux autres études d'orientation féministe. Naïma Dib (2010) soutient avec précaution que les représentations androcentriques de la femme dans le Coran seraient à reconstruire moyennant une nouvelle traduction actualisée par la modernité et ses valeurs égalitaires. À partir du postcolonialisme et des théories féministes, plus largement celles du genre, Jennifer Drouin (2014) examine les adaptations québécoises de Shakespeare en promouvant un double agenda identitaire : celui du genre et celui d'un Québec *distinct* du Canada anglophone. Au total, la moisson féministe n'est guère abondante, même augmentée des collectifs qui font droit à des traductrices (réelles ou personnages de fiction) ayant jalonné l'histoire depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Les collectifs consacrés aux traductrices sont moins nombreux que les monographies. Certains sont bâtis autour d'une période et d'un thème, celui par exemple de l'accès des femmes à la création littéraire sous l'Ancien Régime par le biais de la traduction (Beaulieu 2004). Parfois, l'appartenance au genre féminin (ou masculin) est le seul point commun des personnalités rassemblées dans les recueils de « portraits ».

Si la littérature n'est pas le support exclusif des études féministes, il est en revanche celui d'un grand nombre d'investigations historiques, sociologiques et interculturelles. Les premiers travaux historiques sont des bibliographies d'œuvres canadiennes traduites d'une langue officielle à l'autre (Stratford 1975) et de leurs critiques (Mezei *et al.* 1988). Parmi les études sociologiques fondées sur un corpus littéraire, signalons l'interdiscours politique des traductions théâtrales dans leur espace-temps de communication dominé en l'occurrence par le nationalisme et la question identitaire (Brisset 1990) ainsi que la transplantation au moyen de la traduction d'un genre littéraire d'une langue-culture à une autre (Gouanvic 1999, 2007, 2014, 2018).

En s'écartant de la littérature sans pour autant l'abandonner, on examine le rôle de la traduction dans la « sociabilité interculturelle » (Godbout 2004)

²¹ Ş. Susam-Sarajeva, *Theories on the Move: Translation's Role in the Travels of Literary Theories*, Rodopi, Amsterdam 2006.

à l'intérieur d'une ville (Simon 2006, 2013) ou d'un pays divisé par une pluralité de langues et de cultures parfois marginalisées (Merkle *et al.* 2008) comme dans le cas des migrants, spécialement celui des femmes, analysé dans leurs récits de vie (Karpinski 2012). Ces derniers exemples soulignent combien, à partir des années 2000, la traductologie canadienne est au diapason de la critique américaine sous-tendue par les études culturelles emmenées par Gayatri Spivak, Homi Bhabha, Emily Apter et, pour les études de genre, Judith Butler et Doris Sommer.

PRIMAT DE L'INTERCULTURALITÉ

Dans un pays d'immigration, multi-ethnique et multiculturel comme le Canada, il est peu surprenant de voir que l'interculturalité sous-tend 44 % de tous les ouvrages critiques et la moitié de ceux parus après 2000 tandis que la part des livres publiés sous le label du postcolonialisme ou qui s'y rattachent implicitement est marginale : quatre ouvrages en cinquante ans dont une seule monographie (Bandia 2008). De même, l'approche interculturelle devance de très loin la sociologie qui informe seulement 20 % de la critique (tableau 4).

Tableau 4. Critique des traductions : approches

	1970– 1979	1980– 1989	1990– 1999	2000– 2009	2010– 2019	Total	%
Postcolonialisme	0	0	0	4	0	4	6 %
Interculturalité	0	0	3	11	15	29	44 %
Féminisme	0	0	3	1	4	8	12 %
Sociologie	0	2	3	2	6	13	20 %
Esthétique	0	1	1	2	4	8	12 %
Autre	0	0	0	1	3	4	6 %

L'interculturalité apparaît au cours des années 1990 dans une étude sur les traducteurs anglophones de littérature québécoise (Simon 1994), ouvrage symptomatique de ceux qui suivront et s'attacheront en priorité aux rapports entre les différentes communautés ethnolinguistiques du Canada, avant tout entre francophones et anglophones. Cette approche demeure vivante. En témoigne la récente collection d'essais intitulée *Translation and the Global City : Bridges and Gateways*. Sa directrice de publication, Judith Weisz Woodsworth (2022), y voit un nouveau tournant de la traductologie, quelle qualifie de « *spatial turn* » (sur le modèle des « *cultural turn* », « *social turn* », « *ethical turn* »). Non seulement les métaphores spatiales du sous-titre (ponts et passages) ont déjà beaucoup servi, mais les analyses à la fois historiques et sociologiques des villes cosmopolites comme lieux d'échanges, de traductions, d'hybridation linguistique et littéraire

restent dans le sillage de la critique postcolonialiste. Dans *Siting Translation* (Situier la traduction), titre qui donne toute son importance à l'espace, l'anthropologue postcolonialiste et critique littéraire Tejaswini Niranjana²² invoque l'approche littéraliste de Walter Benjamin pour imaginer une retraduction hybride, décolonisatrice, des textes législatifs et littéraires de l'Inde. Dans *The Location of Culture* ou *Les Lieux de la culture* en version française, Homi Bhabha²³ se tourne lui aussi vers Benjamin. Il lui emprunte la notion d'entre-deux, là où la langue étrangère et la langue native se rejoignent et fusionnent. Sur ce modèle, le « tiers espace » d'Homi Bhabha est le lieu idéalisé de l'hybridation des cultures en contact. Même s'il reprend du service dans un monde traversé par de nouvelles questions identitaires, l'espace est un élément consubstantiel au « tournant culturel » de la traduction amorcé il y a un quart de siècle.

L'interculturalité est un sujet tout aussi prégnant dans les revues canadiennes de traductologie. Une nouvelle revue s'en fait même une spécialité. Fondée par Anne Malena (Université d'Alberta), la revue numérique *TranscUlturAl. A Journal of Translation and Cultural Studies* se penche sur les mouvements migratoires et les diasporas en tant que *lieux de traduction* et sur tout ce qui engage des interactions culturelles dans les échanges interlinguistiques. L'intérêt prépondérant et soutenu pour l'interculturalité est également visible dans les grands chantiers comme ceux du Groupe de recherche interdisciplinaire sur les cultures en contact (GRICC, Université de Moncton) ou de l'Observatoire de la traduction autochtone (Université Concordia, Montréal). Ce dernier est un lieu de réflexion traductologique autour des langues, des cultures et des traductions autochtones.

La critique a jusqu'ici privilégié les échanges littéraires entre les deux langues officielles à l'intérieur du Canada (Kouostas 2002²⁴, Ladouceur 2005, Cheadle et Pelletier 2007) ainsi que les traductions voire les politiques de traduction qui projettent la littérature canadienne à l'étranger (Flotow et Nischik 2007, Kouostas 2008, Córdoba Serrano 2013) avec en toile de fond des enjeux identitaires qui touchent les traducteurs, assimilés à des « migrants culturels » (Klimkiewicz 2013). Les activités de traduction sont souvent examinées sous l'angle des rapports de pouvoir tandis que la notion de traduction s'élargit, nous l'avons vu, pour englober les *zones* de contact interethniques et interculturelles²⁵. L'attention se déplace vers

²² T. Niranjana, *Siting Translation: History, Post-structuralism, and the Colonial Context*, University of California Press, Berkeley–Los Angeles 1992.

²³ H.K. Bhabha, *The Location of Culture*, Routledge, London 1994 ; *Idem*, *Les Lieux de la culture*, trad. Fr. Bouillot, Payot, Paris 2007.

²⁴ Ce numéro de *TTR* dirigé par Jane Kouostas est presque entièrement dédié à la traduction littéraire. Il fait écho à deux recueils d'essais sur les échanges littéraires entre les deux communautés linguistiques officielles du Canada, appelées « les deux solitudes » (M. Atwood et V. Lévy-Beaulieu, *Two Solitudes*, McClelland and Stewart, Toronto 1978 ; M.-A. Beaudet (dir.), *Échanges culturels entre les deux solitudes*, Presses de l'Université Laval, Québec 1999). C'est dire qu'au-delà de la traductologie, l'interculturalité fait partie de la doxa critique.

²⁵ E. Apter, *Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée*, trad. H. Quiniou, Fayard, Paris 2015.

les Premières Nations. Née du scandale des pensionnats religieux chargés d'acculturer les enfants indigènes et celui des disparitions et assassinats non résolus de nombreuses femmes autochtones, la Commission Vérité et Réconciliation de 2015 braque le projecteur sur la condition des Premières Nations. Décoloniser la traduction suscite de nouvelles recherches : depuis l'éthique d'une traduction activiste des langues autochtones (Dick 2011) jusqu'à la résurgence de la tradition juridique des Premières Nations moyennant une traduction intraculturelle (Lemieux 2022) en passant par la critique des traductions muséales (Simon 2017, pp. 67–75) ou par les traductions inclusives visant à redresser l'asymétrie entre autochtones et non-autochtones dans les établissements d'études supérieures et ainsi faire échec à « l'illusion eurocentrique de la bénigne traduisibilité » (Malena et Tarif 2018).

APPROCHES SOCIOLOGIQUES

Dans le contexte général des réflexions postcolonialistes, le « tournant sociologique » de la traduction ressemble à un changement de focale plutôt qu'à un changement de direction. On s'intéresse à la représentation non plus seulement des altérités colonisées, exotiques et lointaines, mais à celle des altérités de proximité, minorités ethno-linguistiques, raciales et socio-sexuelles victimes de discrimination. Au Canada, le « tournant culturel » et le « tournant sociologique » ne se produisent pas dans l'ordre de succession où l'historiographie de la traduction les place²⁶. Ce sont deux courants parallèles pour la bonne raison que la sociocritique des discours, les travaux de Pierre Bourdieu et ceux de Michel Foucault, d'une part, ainsi que ceux de Fredric Jameson, Jacques Derrida ou Gayatri Spivak, d'autre part, font partie intégrante du comparatisme canadien où loge la traductologie critique avant et même bien après que la traduction ne devienne un champ autonome de réflexion²⁷.

À l'origine d'inspiration marxiste, la pensée de Bourdieu s'articule autour de la domination. En opposant dominés et dominants, son modèle sociologique se prêtait spontanément à l'étude des rapports de pouvoir sous-jacents aux transferts littéraires, notamment entre « langues dominantes » et « dominées » pour reprendre la terminologie de Pascale Casanova²⁸. Bourdieu préside explicitement ou implicitement à la circulation des traductions comme capital symbolique, sous la forme de livres (Córdoba Serrano 2013) et à celle des idées (Bastin 2004), suscitant des travaux d'envergure, par exemple sur l'histoire de la traduction en Amérique latine (HISTAL).

²⁶ Cf. M. Snell-Hornby, *The Turns in Translation Studies. New Paradigms or Shifting Viewpoints*, John Benjamins, Amsterdam 2006.

²⁷ Le modèle descriptif de Gideon Toury, qui oriente la critique des traductions vers leur milieu d'accueil (*target-oriented*), est diffusé en anglais dès 1980. Ce virage épistémologique est en phase avec les travaux sociocritiques de Marc Angenot et des chercheurs qui fonderont ultérieurement le Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST). Montréal en était et reste le centre de gravité.

²⁸ P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Seuil, Paris 1999.

Histoire et sociologie apparaissent comme deux approches complémentaires et perméables où le rôle des traducteurs et celui de la traduction se conjoignent dans le titre même des ouvrages recensés. Au Canada, pour les raisons évoquées en introduction et dès que le bilinguisme devient politique d'État, on est conscient du rôle social des traducteurs, en l'occurrence de leur responsabilité « sociolinguistique » (Juhel 1982) dans un état de société où il faut stopper d'urgence l'assimilation du français à l'anglais en développant son vocabulaire techno-scientifique et en le libérant de ses calques syntaxiques. Sans que la question agentive ne soit examinée sous le prisme de la sociologie, le rôle des traducteurs, individuellement ou au sein d'une institution, occupe une place prépondérante dans les publications historiques (Delisle et Woodsworth 1995). On s'attache à de grandes figures de la traduction, anciennes ou contemporaines, qui ont influencé leur époque par leur point de vue sur la traduction ou leur pratique : Alphonse le Sage et l'école de Tolède (Foz 1998), Leonardo Bruni (Le Blanc 2008), Henri Meschonnic (Boulangier 2012), Gregory Rabassa (Guzmán 2010) et quelques autres. Ces figures sont parfois tirées de l'oubli comme Mme de Rochmondet (Léger 2009). Elles font l'objet de traductions commentées (*De interpretatione recta* de Bruni, *Éthique et politique du traduire* de Meschonnic), d'ouvrages critiques sur des traductrices littéraires comme Sheila Fishman, parfois doublées de traductologues comme Marilyn Gaddis-Rose et Barbara Godard. Plus nombreux sont les « portraits » réunis dans divers collectifs (Delisle 1999, 2002, Whitfield 2005, 2006).

La sociologie de Bourdieu fait prendre conscience de la chaîne des *agents* qui, en plus des traducteurs, interviennent dans la production d'une traduction. Elle fournit un modèle et des concepts comme celui d'*habitus* pour étudier à nouveaux frais les comportements traductifs. On doit à Daniel Siméoni le plus important corpus d'études sur le traducteur comme « agent » (Karpinski et Basile 2021). Personne avant lui n'avait tracé l'historique de l'*habitus* des traducteurs dans la sphère occidentale. Siméoni remonte jusqu'à saint Jérôme avant d'étudier les manifestations contemporaines de cet *habitus* à partir de cas particuliers empruntés à la traduction des sciences sociales (Siméoni 2001). Sa contribution à l'étude agentive de la traduction est avant tout d'ordre épistémologique (Siméoni 1995, 1998, 2007).

Pour étudier la matérialité et les médiations de la traduction, un modèle sociologique complémentaire à celui de Bourdieu prend le relais, à savoir la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour. Au croisement de la sociologie et de l'ethnologie, ce modèle se présente comme une « théorie de la traduction », c'est-à-dire une théorie des transformations qui se produisent entre deux états de choses par l'interaction d'agents humains et non humains. Ce dernier élément qui en fait l'originalité est utile à ceux qui étudient la traduction « en action ». À côté du protocole à haute voix et des modèles cognitifs, cette observation ethnographique s'appliquerait bien à l'emploi de l'outillage technologique, mais aucune publication pédagogique ne s'y réfère. Ce modèle est plutôt utilisé pour approfondir l'agentivité humaine. Hélène Buzelin (2006) y a recours en conjonction avec la technique anthropologique de l'observation participante pour étudier dans plusieurs mai-

sons d'édition québécoises la succession des agents qui interviennent dans la traduction d'un livre, depuis la sélection de l'œuvre étrangère et l'obtention des droits d'auteur jusqu'à la parution de la version traduite en passant par toutes les étapes où, à un titre ou un autre, un acteur de l'appareil éditorial intervient sur le choix de traduction soit par des corrections soit en imposant un titre différent voire un vocabulaire neutre, exempt de régionalismes, pour mieux conquérir les marchés extérieurs. Ces études ethnosociologiques bousculent l'idée toute faite selon laquelle le traducteur est l'unique responsable de sa traduction. Le cas existe sans forcément constituer la norme. Dans le prolongement de ses travaux sur les interactions éditoriales et traductives, Hélène Buzelin examine les pratiques de traduction dans la production des manuels d'études supérieures. L'un de ses chantiers de recherche porte plus exactement sur la construction sociale et la traduction des savoirs dans les manuels universitaires américains publiés après la Seconde Guerre mondiale à destination de l'étranger. Ainsi, les rapports entre traduction, pouvoir ou idéologie restent au cœur de nombreux travaux d'orientation sociologique ou sociocritique non seulement dans l'éducation, on vient de le voir, mais aussi dans les sciences (Brisset 2006) et bien sûr en politique (Gagnon 2006, 2014).

Si le modèle de Latour et celui de Bourdieu se complètent pour étudier la chaîne des agents humains et non humains qui interviennent dans la réalisation d'une traduction (Buzelin 2004), le modèle de l'acteur-réseau est inapproprié quand l'observation ethnologique ou le traçage des agents et de leurs décisions s'avère impossible ou quand seule subsiste une archive, la lettre morte d'une traduction. D'où, en partie, la position marginale de ce modèle dans le champ critique de la traductologie canadienne et son absence des travaux historiques. Pour sa part, la sociologie de Bourdieu souffre d'un binarisme qui en limite la portée explicative. On lui préfère les approches « complexes » de Niklas Luhmann et d'Edgar Morin, quoique dans des proportions très inégales.

Luhmann propose une sociologie ayant pour principe que seules les instances de communication sont observables, ce qui rejoint la théorie de l'acteur-réseau de Latour. Toutefois, chez Luhmann, ce principe s'insère dans une pensée des systèmes sociaux (politique, juridique, économique...) compris comme *systèmes de communication* autonomes, cognitivement fermés sur eux-mêmes, mais en interaction constante avec leur environnement. Cette théorie est adossée à plusieurs disciplines comme la biologie cognitive (Humberto Maturana, Francisco Varela) à laquelle Luhmann emprunte la notion d'*autopoïèse* (auto-génération) ou encore la logique des formes (George Spencer-Brown) qui oblige à prendre en compte la perception nécessairement partielle de l'environnement observé. La dynamique inhérente au *polysystème* d'Itamar Even-Zohar (modèle dérivé en partie de la sémiotique culturelle soviétique) s'appuyait sur la première cybernétique, celle des systèmes autorégulateurs. Fondée sur la deuxième cybernétique, celle des systèmes à la fois autorégulateurs et auto-régénérateurs (autopoïétiques), la sociologie de Luhmann permet d'expliquer pourquoi et comment un système social

comme la littérature ou un de ses sous-systèmes (poésie, roman, théâtre, littérature jeunesse...) évolue et se réinvente en sélectionnant des éléments observés dans son environnement et en les traduisant suivant sa propre *logique d'interprétation et d'auto-construction*. Cette théorie de la complexité informe plusieurs études canadiennes dont le premier exemple est fourni par Sergey Tyulenev (2012) sur le rôle de la traduction dans la modernisation de la Russie sous Pierre Le Grand et Catherine la Grande. Dans *La Méthode*, Edgar Morin présente une approche des systèmes sociaux dont plusieurs principes et concepts s'apparentent à ceux de Luhmann. Moins populaire en traductologie canadienne, la « méthode » de Morin ou plutôt quelques-uns de ses concepts sont appliqués à une étude sur la traduction activiste déployée sur les réseaux sociaux pendant la crise du « printemps érable » qui a paralysé les établissements d'études supérieures au Québec en 2012 après l'augmentation des frais de scolarité (Colón Rodríguez 2018, 2019).

Les théories des réseaux et les approches de la complexité rendent compte avec plus de précision que Bourdieu de certains facteurs de traduction, par exemple du contexte qui motive la sélection de certains textes au détriment des autres, éclairant mieux en simultanéité les phénomènes de retraduction que leur analyse diachronique. Dans le même ordre d'idées, elles appuient les travaux sociocritiques qui rapprochent de leur entour discursif (opinions, représentations, formes-sens d'une doxa...) les interprétations données aux textes importés (par ex. les reconfigurations textuelles d'un texte scientifique transplanté dans une nouvelle *épistémè*). Ces théories aident à cartographier les réseaux qui expliquent la création ou l'évolution d'un champ de savoir. Par exemple, Nayelli Castro Ramirez (2012) établit le sociogramme du champ philosophique mexicain et de ses agents (philosophes espagnols fuyant le franquisme) en laissant apparaître les relations que chaque philosophe-traducteur entretient avec ses homologues européens travaillant dans le même domaine philosophique afin de suivre la construction de ce nouveau champ et les configurations discursives des traductions elles-mêmes. Toujours dans le domaine de la philosophie, Dalie Giroux (2003) interroge les traductions américaines de Nietzsche pour voir comment elles ont façonné la pensée politique aux États-Unis tandis que René Lemieux (2016) approche l'américanité de Derrida et sa traduisibilité d'un point de vue également sémiopolitique.

TRAVAUX THÉORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

L'approche sociologique centrée sur l'observation des réseaux entraîne un retour des études de la traduction comme *produit* à celles de la traduction comme *processus*, qu'elle enrichit de nouveaux éléments, notamment sa part d'indétermination. Par ailleurs, se profilent des axes de recherche transdisciplinaires qui débordent non seulement sur la philosophie mais également sur la pensée politique, la psychanalyse (Siméoni 2014) ou l'histoire (Belle 2014). La traductologie

déborde sur le droit, celui du traducteur et de la traduction (Basalamah 2009, Basalamah et Saadek 2014). Par ce biais, on se propose d'interroger les modalités proprement dites de la recherche traductologique (Belle et Echeverri 2017). Cette question est creusée du point de vue épistémologique par Salah Basalamah qui envisage d'abord la traduction comme paradigme philosophique (2018) ; il montre ensuite comment les philosophes ont conceptualisé la traduction, comment philosophie et traduction se sont conceptuellement interfécondées et comment la philosophie de la traduction ouvre une perspective transdisciplinaire et heuristique (2023). Les aperçus philosophiques sur la traduction sont relativement nouveaux et assez rares pour qu'on s'y arrête. Parallèlement à la finalité prospective exposée chez Salah Basalamah à partir d'une conception élargie, parfois métaphorique de la traduction, Charles Le Blanc nous invite à une traversée historique et critique de la traduction au sens propre du terme, une approche articulée à l'expérience du traduire. Dans la lignée théorématique de Jean-René Ladmiral, sans donc prétendre « faire théorie », sa pensée présente de nombreuses affinités avec celle de Meschonnic, en particulier avec la notion de *lecture-écriture* et l'importance de la *poétique* déjà soulignée par Barbara Folkart (2007). Dans *Le Complexe d'Hermès*, Charles Le Blanc (2009) commence par décaper la « mystique du sens » à laquelle s'attachent des notions imprécises comme celles de *fidélité* et de *visée*, autrement dit une conception de la traduction qui relève de ce qu'il appelle un « esthétisme métaphysique » dont le texte de Benjamin sur la traduction serait le prototype (2009, p. 27). Des concepts utilisés eux aussi de façon acritique (éthique de la traduction) sont ramenés à leur juste expression (déontologie du traducteur). Le philosophe démonte certaines propositions de plusieurs théoriciens ou penseurs dont Berman et Derrida. De ses analyses, il ressort que bien des théories ne sont que des méthodologies, mais que paradoxalement les modèles pratiques se dérobent. Charles Le Blanc reprend à son compte la critique de Meschonnic adressée à une approche de la traduction inattentive à « l'usage poétique du langage » (2009 p. 125). L'ouvrage conclut au caractère indissociable d'une théorie de la traduction et d'une théorie de la lecture (Le Blanc 2009, p. 147)²⁹. Tirés de leur contexte argumentatif, les quelques aperçus qui précèdent ne rendent pas justice à une critique qui chemine entre concepts, modèles et théories, guidée par le mythe d'Hermès. Dans son dernier livre, *Histoire naturelle de la traduction*, Charles Le Blanc (2019) adopte un autre fil conducteur, la figure multiple du lecteur illustrée par une série de contes entrés dans le canon littéraire. L'examen diachronique de certains traits fondamentaux de la traduction englobe les étapes que celle-ci a traversées de l'Antiquité jusqu'au romantisme, la construction du sens par la lecture, la multiplicité des interprétations, leur destinée et leur obsolescence.

²⁹ Encore faut-il s'entendre sur le terme quand on sait que depuis plus d'un siècle, la lecture, la construction du sens occupe un vaste terrain d'investigation multidisciplinaire (herméneutique, phénoménologie, poétique, sémantique, sémiologie, sciences cognitives, etc.).

À cheval sur l'histoire, la philosophie, la théorie et la critique, ces deux livres se détachent des contributions théoriques du corpus. Encore une fois, celles-ci sont rares, souvent hétéroclites ou insérées dans des applications. *The True Interpreter* de Louis Kelly (1979) parcourt les théories mais aussi les pratiques de traduction occidentales. Près de dix ans s'écoulent avant la publication des *Théories contemporaines de la traduction* (Larose 1987). *Le conflit des énonciations* (Folkart 2007) est la toute première étude théorique originale. Faisant écho au *Conflit des interprétations* de Paul Ricœur, Barbara Folkart étudie la subjectivité dans la traduction qu'elle envisage sous l'angle du « discours rapporté » tandis qu'Alessandra Ferraro et Rainier Grutman (2016) offrent des perspectives théoriques sur l'autotraduction. Les quelques autres ouvrages d'orientation théorique sont des collectifs où la frontière se brouille entre théorie et méthodologie : pratiques actuelles de la recherche interdisciplinaire (Belle et Echeverri 2017), modèles et méthodes historiographiques (Bandia et Bastin 2006), modèles et méthodes de la lexico-terminologie (L'Homme et Vandaele 2007).

En conclusion, de quoi s'occupe-t-on surtout dans le champ de la traductologie canadienne sinon de *décrire* des processus et plus souvent des pratiques de traduction au sens le plus large du terme ? Sauf exceptions, la critique sociologique accorde plus d'intérêt aux conditions entourant la production et la réception des traductions qu'aux traductions elles-mêmes. Il est frappant de constater que sur l'ensemble des travaux critiques, la notion de traduction concerne moins la textualité et le discours que les identités ou les diversités en contact. Métaphorisée, la traduction en vient à définir le modèle des « bons » rapports à l'altérité, un modèle réparateur et désormais activiste. Elle fonde un ethos de la *différence*³⁰ pour ne pas dire une morale des rapports sociaux.

Les descriptions prennent appui sur des concepts et des modèles importés, dérivés du postcolonialisme s'agissant des travaux interculturels. Si les objets d'étude, les approches et les méthodes d'investigation conduisent parallèlement à une meilleure connaissance des paramètres qui entrent dans la production et l'interprétation du sens à traduire ou du sens traduit y compris à une meilleure connaissance des processus, de leurs agents et de leurs effets, rares sont les théorisations originales qui s'ensuivent. En revanche, le Canada continue à innover en matière d'outillage terminotique et traductique, ce que révèlent davantage les revues spécialisées que les ouvrages de traductologie et surtout l'exercice quotidien des métiers de la traduction.

³⁰ Cf. L. Venuti, *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*, Routledge, London 1998.

LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE : DE MOINS EN MOINS DIFFUSÉE EN FRANÇAIS

Tableau 5. Langue des auteurs, co-auteurs et directeurs de publication

	1970–1979	1980–1989	1990–1999	2000–2009	2010–2019	Total	%
français	13 76 %	23 74 %	32 68 %	37 57 %	45 52 %	150	61 %
anglais	4 24 %	8 26 %	15 32 %	28 43 %	41 48 %	96	39 %
Total	17	31	47	65	86	246	100 %

L'inventaire révèle que 61 % des auteurs (co-auteurs et directeurs de publication) sont francophones (tableau 5). La proportion est très supérieure (75 % en moyenne) durant les années dominées par la formation de premier cycle ainsi que par la pédagogie et les manuels destinés à une clientèle étudiante en grande majorité francophone puisque la traduction s'effectue à 80 % (encore aujourd'hui) de l'anglais vers le français. À mesure que les cycles supérieurs se développent et que les enseignements se diversifient, la proportion d'auteurs anglophones et francophones tend vers l'équilibre. À la fin de la période analysée, les auteurs francophones restent tout juste prépondérants (52 %). Il faut surtout voir que le français ne cesse de reculer pendant que les publications canadiennes sur la traduction se multiplient. Le français langue de publication atteignait 65 % dans les années 1980, mais il n'a cessé de baisser jusqu'à tomber au-dessous de la moyenne dans les années 2010 (tableau 6).

Tableau 6. Langue des publications*

	1970–1979	1980–1989	1990–1999	2000–2009	2010–2019	Total	%
français	6 54 %	17 65 %	22 62 %	28 52 %	28 45 %	101	54 %
	62 %			48 %			
anglais	1 9 %	5 19 %	9 26 %	23 42 %	33 53 %	71	38 %
	16 %			57 %			
bilingue fr/ang	4 36 %	4 15 %	3 8 %	2 4 %	1 2 %	14	7 %
autre langue espagnol	0	0	1**	1	0	2	1 %

* La langue de publication est déterminée par le caractère unilingue ou bilingue (anglais-français) du titre de l'ouvrage, mais les collectifs et les actes de colloques contiennent souvent des articles dans l'une et l'autre langue officielle.

**Multilingue : anglais, français, allemand, espagnol.

Désormais, l'anglais est la langue dominante : plus de la moitié des ouvrages canadiens sur la traduction ont paru en anglais durant les dix dernières années de l'étude. Sur la scène internationale, l'hypercentralité de l'anglais comme source des savoirs n'est plus à démontrer. Une étude sur les flux mondiaux de traduction (Brisset et Colón Rodríguez 2021) révèle que la part de l'anglais comme langue source des traductions s'établit à plus de 55 %. Le français langue source vient immédiatement derrière l'anglais, mais compte pour à peine 10 %³¹. À l'échelle du monde, les savoirs se rendent visibles en anglais. Le cas de la traductologie canadienne est emblématique puisque le français est minoritaire dans le pays, noyé sur le continent américain. Aujourd'hui peuplé de 40 millions d'habitants dont environ 9 millions de francophones, le Canada offre à l'édition savante un lectorat exigü. Les tirages sont donc limités. De plus, les subventions fédérales à l'édition savante ont un effet pervers : rentrés dans leurs frais quand sort un livre, les éditeurs canadiens esquivent les dépenses de publicité et de commercialisation. Voilà pourquoi, même si elle émane de chercheurs francophones à raison de 61 %, la traductologie canadienne s'écrit de plus en plus en anglais pour être diffusée de préférence chez des éditeurs mondialisés afin de ne pas rester inaperçue.

TRADUCTOLOGIE FRANÇAISE ET CANADIENNE : VOLET CRITIQUE³²

	France	Canada
Tradition	Littéraire & Philosophique Romantisme allemand	Origine récente 1970s
Lieux institutionnels	Langues & Littératures	Comparatisme/Sémiotique 1980s–1990s Traduction Depuis 2000s
Dominante	Textuelle Herméneutique-poétique	Contextuelle Interculturalité
Théoriciens	Philosophes Meschonnic, Ladmiral, Berman, de Launay, Deguy, Berner, Forget... + Derrida, Ricoeur Poéticiens Théoriciens et critiques littéraires	Formation littéraire Folkart, Simon, St-Pierre, Siméoni Lane-Mercier, Gouanvic, Bandia Godard, Malena, von Flotow Grutman, Buzelin, Basalamah...

³¹ Toujours selon l'Index de l'UNESCO, la proportion des livres traduits du polonais, tous sujets et genres confondus, est de 0,6 %.

³² Le versant critique de la traductologie française est plus diversifié et moins étanche que le noyau présenté ici. Il existe en France un fort courant sociologique notamment illustré par Gisèle Sapiro de même qu'il existe un courant postcolonialiste et d'autres encore. À cette importante réserve, j'ajouterai que les deux courants présentés ici sont non pas exclusifs, mais complémentaires.

	France	Canada
Savoir traductif	Induit par l'expérience du traduire Validité présumée universelle	Issu de l'observation du traduit Variable dans l'espace et le temps
Objets	Œuvres littéraires canoniques individuelles	Littérature Discours sociaux Cultures en contact
Outillage analytique	Herméneutique Phénoménologie Poétique Sémiotique	Sémiotique Études culturelles Sociologie Théories des réseaux Théories de la complexité
Modalité	Praxéologique Meschonnic, Ladmiral, Berman	Descriptive
Finalité	Orthopraxie Restituer la "vérité" de l'œuvre	Heuristique Décrire/Comprendre les phénomènes de traduction dans leur sphère socio-historique
Axiologie	Défaillance/Exemplarité	Issue du postcolonialisme & du tournant culturel Effets sociaux Agendas, rapports de pouvoir
Éthos traductif	Scripturaire Traduire la "forme-sens", Meschonnic Éthique "littéraliste", Berman	Socioculturel Éthique de la "différence"

OUVRAGES FORMANT LE CORPUS DE LA TRADUCTOLOGIE CANADIENNE

- Basalamah, Salah (2023), « Philosophical approaches », [dans :] R. Mylaerts, K. Marais (dir.), *The Routledge Handbook of Translation Theory and Concepts*, Routledge, London–New York, pp. 129–154.
- Basalamah, S. (2018), « Towards a philosophy of translation », [dans :] P. Rawlings and P. Wilson (dir.), *The Routledge Handbook of Translation and Philosophy*, Routledge, London–New York, pp. 478–491.
- Basalamah, S. (2009), *Le Droit de traduire. Une politique culturelle pour la mondialisation*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Basalamah, S. & Gafar Saadek (2014), « Cross Epistemologies and Politics of Copyright Law and Translation », *The Translator* 20(2), pp. 1–15.
- Bastin, Georges (2004), « Traduction et révolution à l'époque de l'indépendance hispano-américaine », *Meta* 49(3), pp. 562–575.
- Beaulieu, Jean-Philippe (dir.) (2004), *D'une écriture à l'autre. Les femmes et la traduction sous l'ancien régime*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Bednarski, Betty (1989), *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Éditions du GREF, Toronto.

- Belle, Marie-Alice (2014), « At the Interface between Translation History and Literary History: A Genealogy of the Theme of “Progress” in English Translation Discourse and Criticism », *Target* 20(1), pp. 44–63.
- Belle, M.-A. & Alvaro Echeverri (dir.) (2017), *Pour une interdisciplinarité réciproque : recherches actuelles en traductologie*, Arras, Artois Presses Université.
- Boulanger, Pier-Pascale (2012), « Henri Meschonnic aux États-Unis ? Un cas de non-traduction », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 25(2), pp. 235–256.
- Boulanger, P.-P. (2011), Henri Meschonnic, *Ethics and Politics of Translating*, trad P.-P. Boulanger, John Benjamins, Amsterdam.
- Bowker, Lynne (2002), *Computer-Aided Translation Technology. A Practical Introduction*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Bowker, L. & Jennifer Pearson (2002), *Working with Specialized Texts. A Practical Guide to Using Corpora*, Routledge, London.
- Bowker, L. & Elizabeth Marshman (2010), « Toward a Model of Active and Situated Learning in the Teaching of Computer-Aided Translation: Introducing the CERTT Project », *Journal of Translation Studies* 13(1–2), pp.199–226.
- Brisset, Annie (2017), « La traductologie canadienne au fil des publications : 1970–2017 », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 1–2, pp. 121–148.
- Brisset, A. (2006), « Le traducteur sujet du sens : discours scientifique et conflit de représentations », [dans :] M. Lederer (dir.), *Le sens en traduction*, Lettres modernes Minard, Caen, pp. 21–35.
- Brisset, A. (1990), *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1969–1989)*, Le Préambule, Longueuil.
- Brisset, A. & Raúl E. Colón Rodríguez. (2021), « Word Translation Flows. Preferred Languages and Subjects », [dans :] E. Bielsa, D. Kapsaskis (dir.), *The Routledge Handbook of Translation and Globalization*, Routledge, London–New York, pp. 230–250.
- Buzelin, Hélène (2006), « L'édition indépendante au cœur des réseaux de traduction », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 1, pp. 135–173.
- Buzelin, H. (2005), « Unexpected Allies: How Latour's Network Theory could complement Bourdieusian Analyses in Translation Studies », *The Translator* 11(2), pp. 193–218.
- Buzelin, H. (2004), « La traduction, l'ethnographie et la production des connaissances », *Meta* 49(4), pp. 729–746.
- Buzelin, H. & Deborah Folaron (dir.) (2007), *Meta* 52(4), n° : *La traduction et ses réseaux*.
- Castro, Ramirez Nayelli (2012), *Regards sociologiques sur la traduction philosophique (Mexique, 1940–1970)*, thèse doctorale, Université d'Ottawa, inédit.
- Chapdelaine, Annick & Gillian Lane-Mercier (2001), *Faulkner au Québec : une expérience de re-traduction*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- Chavy, Paul (1988), *Traducteurs d'autrefois : Moyen Âge et Renaissance. Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français*, vol. 1–2, Éditions Champion/Slatkine, Paris/Genève.
- Cheadle, Norman & Lucien Pelletier (dir.) (2007), *Canadian Cultural Exchange : Translation and Transculturation/Échanges culturels au Canada : traduction et transculturation*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo.
- Colón Rodríguez, Raúl E. (2019), « A Complex and Transdisciplinary Approach to Slow Collaborative Activist Translation », [dans :] K. Marais, R. Mylaerts (dir.), *Complexity Thinking in Translation Studies. Methodological Considerations*, Routledge, London–New York, pp. 152–179.
- Colón Rodríguez, R.E. (2018), *La traduction collaborative 2.0. Approche complexe de “Translating the printemps érable”*, thèse doctorale, Université d'Ottawa, inédit.
- Córdoba, Serrano & Maria Sierra (2013), *Le Québec traduit en Espagne : analyse sociologique de l'exportation d'une culture périphérique*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

- Dancette, Jeanne (1995), *Parcours de traduction. Étude expérimentale du processus de compréhension*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Delisle, Jean (2003), *La Traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction anglais-français, méthode par objectifs d'apprentissage*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. (dir.) (2002), *Portraits de traductrices*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. (dir.) (1999), *Portraits de traducteurs*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. (1980), *L'Analyse de discours comme méthode de traduction*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J., Marc Fiola (2013), *La Traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, J. & Hannelore Lee-Jahnke, Cormier Monique C. (dir.) (1999), *Terminologie de la traduction. Translation Terminology. Terminología de la traducción. Terminologie der Übersetzung*, John Benjamins, Amsterdam–Philadelphia.
- Delisle, J. & Judith Woodsworth (dir.) (1995), *Les Traducteurs dans l'Histoire*, Presses de l'Université d'Ottawa/Éditions UNESCO, Ottawa/Paris.
- Desjardins Renée (2017), *Translation and Social Media: in Theory, in Training, and in Professional Practice*, Palgrave Macmillan, Basingstoke.
- Desjardins, R. & Claire Larsonneur, Philippe Lacoure (dir.) (2021), *When Translation Goes Digital. Case Studies and Critical Reflections*, Palgrave Macmillan, Basingstoke.
- Dib, Naïma (2010), *D'un islam textuel à un islam contextuel. La traduction du Coran et la construction de l'image de la femme*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Drouin, Jennifer (2014), *Shakespeare in Quebec. Nation, Gender, and Adaptation*, University of Toronto Press, Toronto.
- Dyck, Carrie (2011), « Should translation work take place? Ethical questions concerning the translation of First Nations languages », [dans :] B. Swann (dir.), *Born in the Blood. Translating Native American Literatures*, University of Nebraska Press, Lincoln, pp. 7–42.
- Ferraro, Alessandra & Rainier Grutman (dir.) (2016), *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris.
- Fitch, Brian (1988), *Beckett and Babel: An Investigation into the Status of the Bilingual Work*, University of Toronto Press, Toronto.
- Flotow, Luise von & Reingard M. Nischik. (dir.) (2007), *Translating Canada*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Flotow, L. von (1997), *Translation and Gender. Translating in the Era of Feminism*, St. Jerome, Manchester.
- Folkart, Barbara (2007), *Second Finding. A Poetics of Translation*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Folkart, B. (1991), *Le Conflit des énonciations : traduction et discours rapporté*, Éditions Balzac, Longueuil.
- Foz, Clara (1998), *Le Traducteur, l'Église et le Roi : Espagne XII^e–XIII^e siècles*, Presses de l'Université d'Ottawa/Artois Presses Université, Ottawa/Arras.
- Gagnon, Chantal (2014), « Québec et Canada : entre l'unilinguisme et le bilinguisme politique », *Meta* 59(3), pp. 598–619.
- Gagnon, Ch. (2006), « Language plurality as Power struggle: Translating Politics in Canada », *Target* 18(1), pp. 69–90.
- Gémar, Jean-Claude & Nicholas Kassirer (dir.) (2005), *Jurilinguistique : entre langue et droits/ Between law and language*, Éditions Thémis, Montréal.
- Gémar, Jean-Claude (1997), *Les difficultés de la langue du droit au Canada*, Éditions Yvon Blais, Cowansville.
- Gémar, J.-C. (1995), *Traduire ou l'art d'interpréter. T.1. Fonctions, statuts et esthétiques de la traduction : principes ; T. 2. Langue, droit et société : applications*, Presses de l'Université du Québec, Ste-Foy.

- Giroux, Dalie (2003), *Fascisme et magie en Amérique : lectures politiques contemporaines de Nietzsche*, thèse doctorale, Université du Québec à Montréal. Inédit.
- Godard, Barbara (1990), « Theorizing Feminist Discourse/Translation », [dans :] Susan Bassnett et André Lefevere (dir.), *Translation, History, Culture*, Pinter, London, pp. 87–96.
- Godbout, Patricia (2004), *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950–1960)*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Gouanvic, Jean-Marc (2018), *Hard-Boiled Fiction et Série Noire : les métamorphoses du roman policier anglo-américain en français*, Classiques Garnier, Paris.
- Gouanvic, J.-M. (2014), *Sociologie de l'adaptation et de la traduction : le roman d'aventures anglo-américain dans l'espace littéraire français pour les jeunes (1826–1960)*, Honoré Champion, Paris.
- Gouanvic, J.-M. (2007), *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920–1960)*, Artois Presses Université, Arras.
- Gouanvic, J.-M. (1999), *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Artois Presses Université, Arras.
- Groffier, Ethel & David Reed (1990), *La Lexicographie juridique : principes et méthodes*, Éditions Yvon Blais, Cowansville.
- Guzmán, Maria Costanza (2010), *Gregory Rabassa's Latin American Literature. A Translator's Visible Legacy*, Bucknell University Press, Lewisburg.
- Guzmán, M.C. & Lyse Hébert (dir.) (2015), *The View from the Agent: Daniel Simeoni's, "traductologies"*, Succession Alain Baudot, Toronto.
- HISTAL (Groupe de recherche sur l'histoire de la traduction en Amérique latine), dir. Georges Bastin, Université de Montréal, <<http://www.histal.net>> [consulté le 24/09/2023].
- Jolicœur, Louis (1995), *La Sirène et le pendule. Attirance et esthétique en traduction littéraire*, Éditions L'Instant même, Québec.
- Juhel, Denis (1982), *Bilinguisme et traduction au Canada : rôle sociolinguistique du traducteur*, Centre international de recherche sur le bilinguisme, Québec.
- Karpinski, Eva (2012), *Borrowed Tongues. Life Writing, Migration and Translation*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo.
- Karpinski, E. & Elena Basile (dir.) (2021), *Translation, Semiotics, and Feminism. Selected Writings by Barbara Godard*, Routledge, London.
- Kelly, Louis (1979), *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, Blackwell, Oxford.
- Klimkiewicz, Aurelia (dir.), (2013), *Multilingual Identities. Translators and Interpreters as Cross-Cultural Migrants*, Toronto, Antares.
- Kouostas, Jane (2008), *Les Belles Étrangères. Canadians in Paris*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Kouostas, J. (dir.) (2002), *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 15(1), n° : *La Traduction au Canada. Tendances et traditions*.
- Ladouceur, Louise (2005), *Making the Scene. La traduction au théâtre d'une langue officielle à l'autre*, Éditions Nota Bene, Québec
- Larose, Robert (1987), *Théories contemporaines de la traduction*, Presses de l'Université du Québec, Sillery.
- Le Blanc, Charles (2019), *Histoire naturelle de la traduction*, Belles Lettres, Paris.
- Le Blanc, Ch. (2009), *Le Complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Le Blanc, Ch. (2008), *Leonardo Bruni. De interpretatione recta. De la traduction parfaite. Traduction, introduction et notes*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Léger, Benoît (2009), *G.M. de Rochmondet, Études sur la traduction de l'anglais (1830). Introduction, notes et bibliographie*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

- Lemieux, René (2022), « “English is an Anishinaabe language too”. Évaluer le rôle de la traduction dans la résurgence des ordres juridiques autochtones », *TTR* : *Traduction, terminologie, rédaction* 35(2), pp. 21–42.
- Lemieux, R. (2016), *L’Im-possible américanité de Jacques Derrida. Une critique sémiopolitique de la traductibilité d’un auteur*, thèse doctorale, Université du Québec à Montréal.
- L’Homme, Marie-Claude & Sylvie Vandaele (2007), *Lexicographie et terminologie. Compatibilité des modèles et des méthodes*, Presses de l’Université d’Ottawa, Ottawa.
- L’Homme, M.-C. (2000), *Initiation à la traductique*, Linguatex, Montréal.
- Lotbinière-Harwood, Suzanne de (1991), *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de ré-écriture au féminin/The Body Bilingual: Translation as a Rewriting in the Feminine*, Éditions du remue-ménage/Women’s Press, Montréal/Toronto.
- Malena, Anne & Julie Tarif (2018), « Translating Indigeneity at the University of Alberta », *TTR. Minorité, migration et rencontres interculturelles: du binarisme à la complexité XXX1 n° 2*, pp. 43–64.
- Merkle, Denise & Jane Koustas, Glen Nichols, Sherry Simon Sherry (dir.), (2008), *Traduire depuis les marges/Translating from the Margins*, Québec, Nota Bene.
- Mezei, Kathy & S. Simon, Luise von Flotow (dir.) (2014), *Translation Effects: The Shaping of Modern Canadian Culture*, McGill-Queen’s University Press, Montreal–Kingston.
- Mezei, K. & Maureen Hole, Patricia Matson (1988), *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada : de 1950 à 1982 avec commentaires*, Presses de l’Université d’Ottawa, Ottawa.
- O’Neill, Patrick (2014), *Transforming Kafka. Translation Effects*, Toronto University Press, Toronto.
- O’Neill, P. (2005), *Polyglot Joyce. Fictions of Translation*, Toronto University Press, Toronto.
- Séguinot, Candace (dir.) (1989), *The Translation Process*, H.G. Publications, Toronto.
- Siméoni, Daniel (2014), « De quelques usages du concept de transfert dans la réflexion sur la traduction », [dans :] P. Gin, N. Goyer, W. Moser (dir.), *Transfert. Exploration d’un champ conceptuel*, Presses de l’Université d’Ottawa, Ottawa, pp. 103–118.
- Siméoni, D. (2001), *Traduire les sciences sociales. L’émergence d’un habitus sous surveillance : du texte support au texte source*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Siméoni, D. (1988), « The Pivotal Status of the Translator’s Habitus », *Target* 10(1), pp. 1–39.
- Siméoni, D. (1995), « Translating and Studying Translation: The View from the Agent », *Meta* 40(3), pp. 445–460.
- Simon, Sherry (2023), *Le Genre en traduction. Identité culturelle et politiques de transmission*, trad. C. Oster, Artois Presses Université, Arras.
- Simon, S. (2017), « Reflections on Translation Studies: Past and Present », *TTR*. XXX(–2), pp. 61–78.
- Simon, S. (2013), *Villes en traduction. Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal*, Montréal, Presses de l’Université de Montréal.
- Simon, S. (2006), *Translating Montreal. Episodes in the Life of a Divided City*, McGill/Queen’s University Press, Montreal/Kingston.
- Simon, S. (1996), *Gender in Translation. Cultural Identity and the Politics of Transmission*, Routledge, London.
- Simon, S. (1994), *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Boréal, Montréal.
- Stratford, P. (1975), *Bibliographie des livres canadiens traduits du français à l’anglais et de l’anglais au français*, Conseil canadien des recherches en sciences humaines (CCRS), Ottawa.
- TransculturAl. A Journal of Translation and Cultural Studies*. <<https://journals.library.ualberta.ca/tc/index.php/TC>> [consulté le 24/09/2023].
- Tyulenev, Sergey (2012), *Translation and the Westernization of 18th Century Russia: A Social-Systemic Approach*, Frank & Timme, Berlin.

- Vandaele, Sylvie (2015), « La recherche traductologique dans les domaines de spécialité », *Meta* 60(2), pp. 209–237.
- Vinay, Jean-Paul & Jean Darbelnet (1958), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris.
- Weisz, Woodsworth Judith (dir.) (2022), *Translation and the Global City: Bridges and Gateways*, Routledge, New York–London.
- Whitfield, Agnès (dir.) (2006), *Writing Between the Lines: Portrait of Anglophones Translators*, Wilfrid Laurier University, Waterloo.
- Whitfield, A. (dir.) (2005), *Le Métier du double : portraits de traductrices et de traducteurs littéraires*, Fides, Québec.

CANADIAN TRANSLATION STUDIES: EUROPEAN GROUNDING, ANGLO-AMERICAN TROPISM

Abstract

History and politics account for the development of Translation Studies in Canada. In 1969 when the Official Languages Act compels the Canadian government to communicate both in French and English to restore the rights of the francophone minority, translators are in short supply. Translation thus becomes an academic discipline. An inventory of Canadian books on translation published during the ensuing fifty years (1970–2020) brings to light two main stages in the evolution of translation research. During the first two decades (1970s–1980s), didactics and terminology development figure prominently. At the crossroads of European and American poststructuralist works, Canadian translation criticism emerged at the turn of the 1990s. By setting itself in the descriptive, target-oriented paradigm (Tel Aviv-Louvain school of thought), it broke away from the hermeneutic-poetic paradigm epitomized by Meschonnic. Feeding upon *French Theory* (Bourdieu, Derrida, Foucault) and *Cultural Studies* (Bhabha, Spivak), the main underpinnings of American postcolonialist scholarship, it aggregated around cross-cultural objects of study, with the concept of translation now extending to the interaction of cultures. Sociological approaches to translation represent the second most important research area. Today, these approaches are superseded by new complex, interdisciplinary models. Attention is shifting towards epistemology while digital supports and new practices bring about new theoretical queries, new technological tools, and didactic models. Finally, with facts and figures in hand, we question the status of Translation Studies in French in a globalized editorial environment, where English reigns supreme.

Key words: Canadian Translation Studies, translation pedagogy, translation criticism, translation paradigms and models, cultures in contact, translation and sociology.

Mots-clés : Traductologie canadienne, pédagogie de la traduction, paradigmes traductologiques et modèles critiques, interculturalité, sociologies de la traduction.